« Mon père aimait les tempêtes »

Rencontre avec **Mâkhi Xenakis**, fille du créateur, co-commissaire de l'exposition à la Philharmonie.

PROPOS RECUEILLIS PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Athènes, vers 1944 © FAMILLE XENAKIS

Un diatope trône sur la table du salon de Mâkhi Xenakis. Immense et aérienne, s'inscrivant dans la délicate beauté des lieux, la maquette de ce rêve du musicien témoigne à quel point Mâkhi Xenakis, fille unique, est devenue gardienne du temple de son père. Commissaire de l'exposition de la Philharmonie, avec Thierry Maniguet, l'artiste nous raconte un Xenakis artiste et père, en lutte perpétuelle avec les arts, en recherche constante du dépassement. Celui-là même qu'elle fait vivre dans son livre, *Un père bouleversant* (Actes Sud).

Pourquoi consacrer aujourd'hui une exposition à votre père ?

On a tendance en France, à plus parler de l'œuvre que de l'homme. Je trouve ça dommage, surtout pour la musique de mon père qui est profondément liée aux drames qu'il a vécus dans son enfance, à sa mère, à la guerre, à la résistance, à l'obus qu'il a pris dans la figure… Sans vouloir en faire trop, je trouvais important de montrer ce qu'a été sa vie. Nous étions très proches : l'été, il venait passer un mois avec ma mère et moi en Corse, nous faisions du kayak ensemble, mon père était très présent pour moi, il me parlait de sa musique, je l'accompagnais au concert...

Beaucoup de documents rares sont présentés à l'exposition, et notamment ces photos de la jeunesse résistante de Iannis Xenakis, où on le voit manifestant dans les rues d'Athènes…Que nous racontent ces photos sur l'œuvre de votre père ?

Il a été au bout de sa pensée politique dans ses années de résistance, puis lorsqu'il a dû s'échapper, se réfugier en France, où il était apatride et considéré comme un métèque. Il a dû se battre en permanence toute sa vie, et cette lutte a fini par devenir son plaisir. En Corse, il aimait les tempêtes, quand la mer était déchaînée, et qu'il pouvait l'affronter sur son kayak, sinon il s'ennuyait. Sa musique, c'est la même chose : aller au bout de ce que l'on peut faire. Dans la création musicale, comme dans l'interprétation. D'ailleurs à l'époque, les musiciens étaient assez révoltés contre cette philosophie, ils disaient, c'est injouable, il y a trop de notes... Or, aujourd'hui, les jeunes musiciens sont partants pour le jouer.

Comment cette première période de sa vie annonçait son œuvre à venir ?

Tout son travail de spatialisation trouve son origine dans ces manifestations en Grèce, il parlait du bruit qui l'entourait, les cris, les balles traçantes, c'est là qu'il a découvert le son de sa musique et l'idée de spatialisation. Plus tard, ce fut dans la nature, les sons de la mer, des tempêtes, des orages, c'était là sa nourriture spirituelle. C'est *Persephassa*, qui nous place au milieu des percussionnistes, ou les Polytopes où l'on est pris dans la lumière, comme dans le cosmos.

Évoquait-il facilement ses années d'engagement communiste ?

Non, il parlait plus facilement de son enfance, et de sa mère en particulier, qui est morte lorsqu'il avait cinq ans. Sa mère a joué un rôle très important dans sa vie, il racontait souvent qu'elle lui avait offert une flûte, qu'elle jouait du piano. En plus, ils appartenaient à une communauté grecque de commerçants qui vivait en Roumanie, terre de fantômes, de vampires. Il était baigné dans ces histoires surnaturelles, on lui disait que sa mère était réincarnée en lui par exemple…Bien plus tard, au moment où il devait subir une opération très grave du cœur, ma mère et moi l'avions accompagné à l'hôpital la veille, et là, il avait sorti de son sac, non pas son pyjama mais une bouteille de whisky…Il avait la trouille, bien sûr, et ce soir-là, il a commencé à nous parler de ses années communistes, à nous raconter la guerre, et l'obus qui avait ravagé son visage.

Vous avez évoqué l'adversité de ses premières années à Paris, lorsqu'il intègre l'atelier de Le Corbusier, pouvez-vous nous en dire plus ?

Il a quitté la Grèce pour échapper aux camps, et même à pire, puisqu'ensuite, il a été condamné à mort par contumace. Il est arrivé en France en 1947, et, grâce à un réseau communiste, il a appris que Le Corbusier cherchait des ingénieurs, ce qu'il était, puisque diplômé de l'école polytechnique d'Athènes. Mais il ne connaissait pas du tout l'architecture contemporaine, il racontait toujours, en rigolant, qu'il s'arrêtait au Parthénon. Donc, il faisait ingénieur chez Corbu la journée, et la musique, la nuit. Entre 47 et 51, ça a été difficile, mais Le Corbusier lui a transmis ses réflexions sur les mathématiques et lui a permis de comprendre comment on pouvait lier architecture et musique, créer des passerelles pour forger son propre langage. Il a ensuite essayé d'entrer dans des cours de musique, mais c'était compliqué, il avait trente ans, et surtout il était autodidacte : Honegger et Nadia Boulanger par exemple, lui ont dit, ce que tu fais n'est pas de la musique. Mais Messiaen, lui, l'a accepté, et lui a dit, restez ce que vous êtes. Il a donc suivi les cours de Messiaen, continué chez Le Corbusier où il a commencé à proposer des formes architecturales, comme le Couvent de la Tourette, les pendules aléatoires, des rythmes architecturaux qui correspondaient à ce qu'il recherchait en musique. Et tout a explosé en 1953, lorsqu'il s'est mis à écrire des partitions graphiques, des dessins, des formes qu'il transposait ensuite en musique. C'est le fondement de tout ce qu'il a fait ensuite.

Et c'est là qu'on arrive à une des grandes questions de l'œuvre de votre père : comment de cette architecture musicale, fondée sur les mathématiques, faire naître l'émotion ?

Pour lui, les mathématiques offraient un bonheur absolu puisqu'ils lui permettaient des constructions musicales inédites. Il n'a jamais compris que l'on trouve les mathématiques ennuyeuses. Parfois, des mathématiciens ont observé ses partitions, et ont dit, oh mais là il a triché ! Mais l'exactitude n'était pas le sujet. Pour lui, le résultat final, c'était l'émotion.

Vous avez raconté dans votre livre que votre père voulait que vous deveniez mathématicienne. C'est dire comme les mathématiques lui tenaient à cœur ?

Oui, même en vacances, il se distrayait en faisant des équations sur le coin de la table…Pendant longtemps, je lui en ai voulu qu'il me torture avec les mathématiques, jusqu'à ce que je comprenne que pour lui, c'était le fondement de la liberté.

Les Polytopes sont soutenus par cette idée d'une communion retrouvée qui a résonné avec les idéaux de mai 68, jusqu'à faire de Xenakis une icône du mouvement. Comment réagissait-il à cette reconnaissance politique ?

Les Polytopes qui permettaient aux hippies de s'allonger en extase, collaient complètement avec l'époque. Il est devenu un symbole révolutionnaire pour les soixante-huitards, il y avait un slogan à la Sorbonne qui disait, « à bas Gounod, vive Xenakis ! ». Il était de gauche, donc ça ne lui était pas indifférent. Mais je me souviens qu'en 68, j'avais douze ans, et pour le séduire, je rentrais en criant « CRS, SS ! », et il me regardait et me disait, « ma pauvre petite, on voit que tu n'as pas vécu une dictature ». Donc il restait ambivalent face à 68.

« Pour lui, les mathématiques étaient les fondements de la liberté »

Quel rapport entretenait-il avec les musiciens, les artistes de son temps ?

Il n'allait pas beaucoup au concert, n'aimait pas l'opéra, ni le théâtre. Il recherchait surtout l'abstraction en art. Il écoutait de la musique extra-européenne : japonaise, balinaise, indienne. Il était fasciné par le théâtre nô, qui correspondait selon lui au plus près à ce que devait être le théâtre grec. Sinon, il écoutait tous les dimanches après-midi, la même sonate de Brahms pour violoncelle et piano.